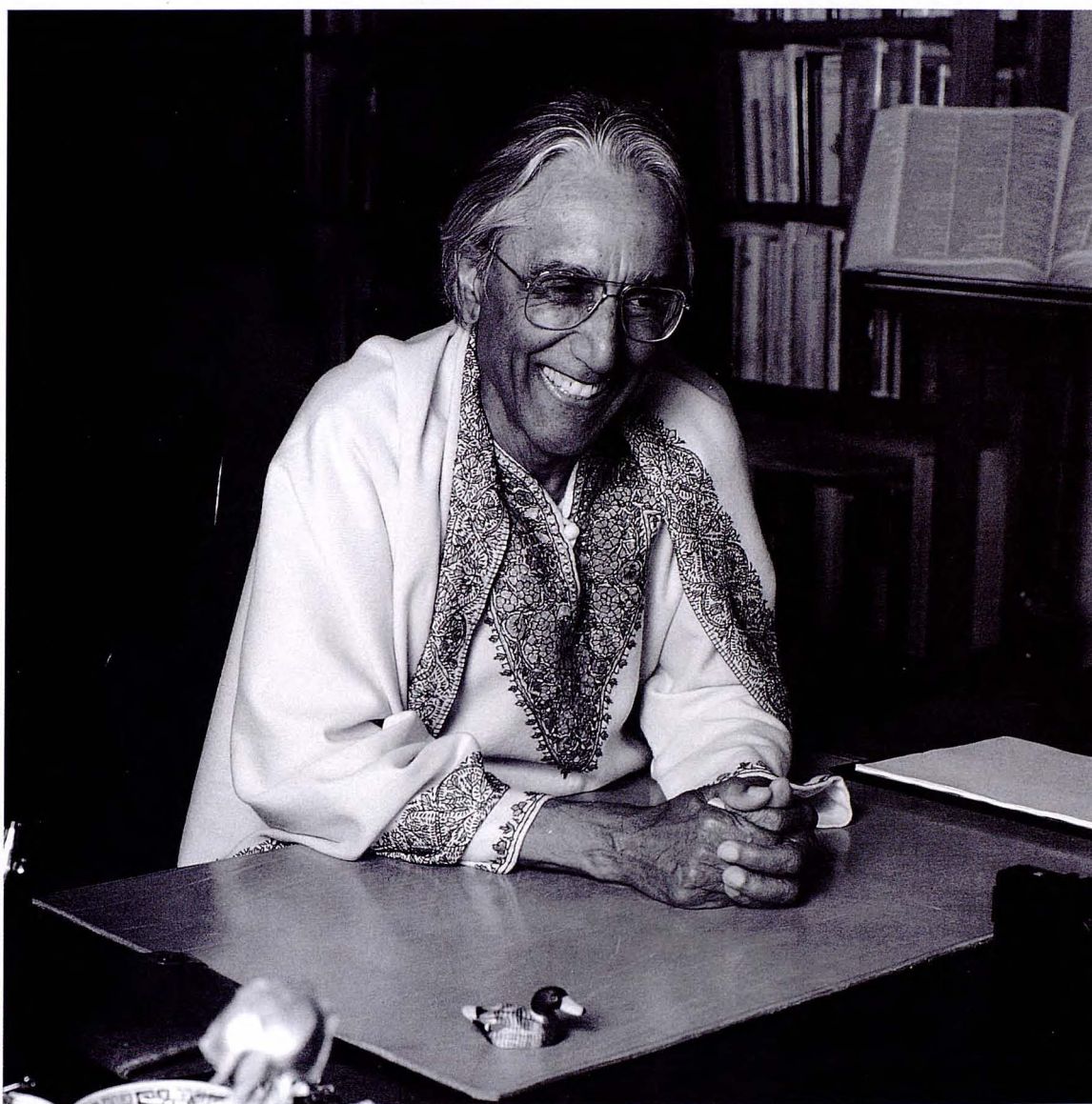


RAIMON PANNIKAR

ASSUMPCIÓ MAREMA JOURNALISTE



© ELOI BONJOCH

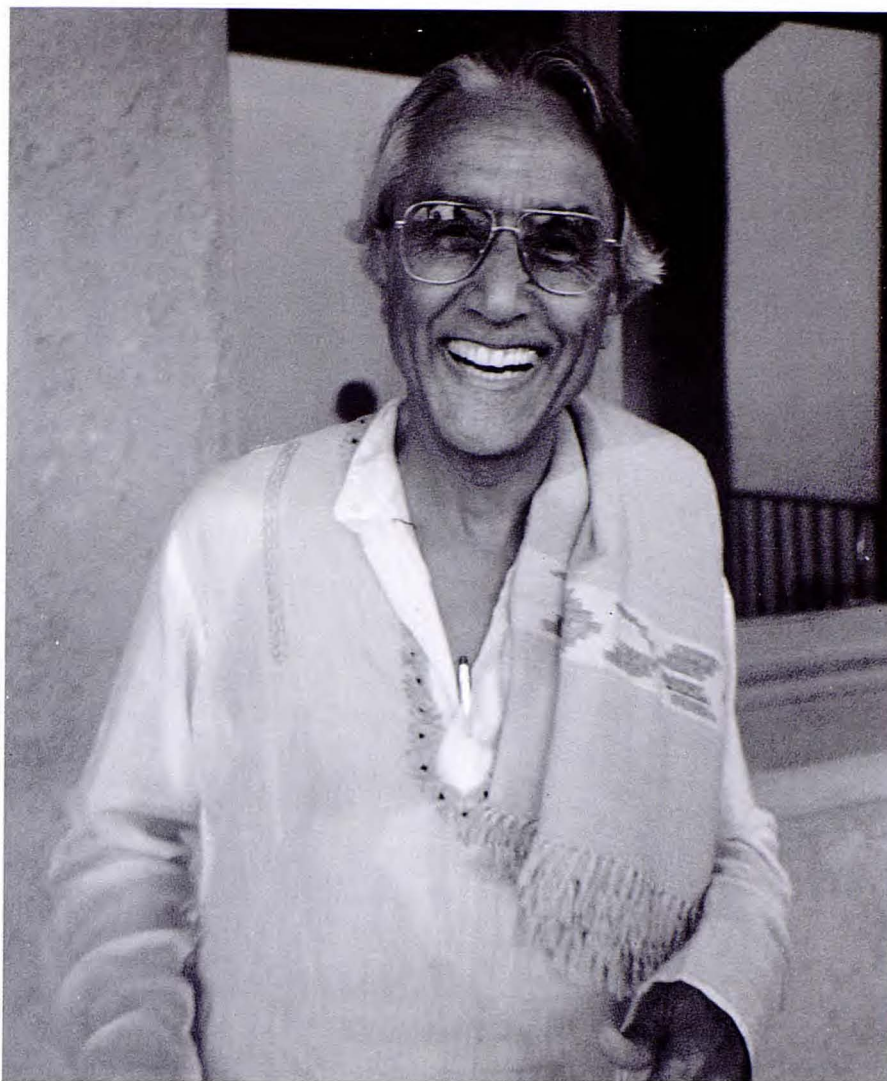
PRÊTRE CATHOLIQUE ET ADEPTE DE L'HINDOUISE, RAIMON PANIKKAR EST UN LIEN ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT. IL DÉFINIT LA RELIGION COMME UNE DIMENSION FAISANT PARTIE DE L'HOMME, UNE DIMENSION QUI NE DOIT ÊTRE NI BONNE NI MAUVAISE, NI MÊME ASSUMÉE.

Raimon Panikkar est né à Barcelone en 1918 d'un père indien et d'une mère catalane. Après avoir obtenu un doctorat de chimie, de philosophie et de théologie, il donna des cours de religion comparée aux Universités d'Harvard, Californie, de Madrid, Rome et Benarès. Actuellement, il est professeur honoraire à l'Université de Californie. Il a publié plus de trente ouvrages, la plupart en langue anglaise, presque tous consacrés à l'étude de la religion. À côté de ses activités en tant qu'enseignant, Raimon Panikkar est prêtre catholique et adepte de l'hindouisme. Il s'efforce d'établir un lien entre l'Orient et l'Occident et vit cette dualité sans faire d'amalgame, ni désir d'éclectisme. Tel est son karma. Il aime les mots précis et se dit philosophe. Pour lui, la religion est une dimension faisant partie intégrante de l'homme, une dimension qui ne doit être ni bonne ni mauvaise, ni même assumée.

Il ne voit aucun inconvénient à expliquer et nuancer sa pensée. Il mène de front ses recherches, des débats à la télévision sur le thème "Peut-on vivre sans Dieu", ou des colloques strictement religieux qu'il organise une fois par mois. Toutes ces activités, il les réalise avec énergie et vitalité, une vitalité presque sauvage, et je dis sauvage car il exprime ses idées avec une force peu commune, parlant avec les mains et les bras, modulant sa voix comme s'il s'agissait d'un accordéon qu'il peut désaccorder à volonté, le visage tour à tour grave ou radieux selon que sa bouche se contracte ou s'étire de part en part.

—Vous affirmez que la condition humaine est fondamentalement religieuse. S'il en est ainsi, comment expliquez-vous qu'il y ait aujourd'hui tant de gens qui ne croient en rien?

—*Première nouvelle* —dit-il en riant. *Pour moi, la religion ce ne sont pas les murs de l'église, ni l'institution. Lorsque je dis que l'homme est un être essentiellement religieux, je ne veux pas dire qu'il soit avant tout membre d'un parti religieux ou d'une religion institutionnalisée. Je définis la religion comme une dimension faisant partie de l'homme, non pas comme l'on définit du point de vue sociologique l'appartenance à un parti politique. D'habitude ceux qui vont à l'église sont moins religieux que ceux qui n'y vont pas. Les religions institutionnalisées, cristallisées et fréquemment fossilisées sont davantage un obstacle, une excuse pour ne pas connaître la véritable expé-*



rience religieuse, qui est l'expérience ultime, celle de la vie et de la mort, de l'amour, de tout ce que l'homme vit et qui le différencie de l'animal. Cette dimension extrême, c'est la religion pour moi. L'institutionnalisation de la religion est un autre problème. Institutionnalisation qui peut être utile et également dangereuse, même si la plupart des institutions sont parfaitement inutiles.

—La religion a-t-elle, selon vous, un rapport avec la raison?

—*Non. Si je me mets à penser avec la raison, je perds courage car je ne sais sur quoi appuyer la raison. La religion dans ce sens, c'est la capacité que possède tout être humain de se rendre compte que sa vie est définitive et donc qu'il existe certaines choses qui participent de la vie et de la mort, qui sont extrêmes, uniques. C'est cela la religion pour moi. C'est ce que toutes les religions ont voulu être.*

—Y sont-elles parvenues?

—*Ça dépend. Au départ, tous les maria-*

ges veulent être bons, mais, par la suite, nombreux sont ceux qui ne le sont pas. Les religions institutionnalisées suivent toutes les lois sociologiques. Il y a de tout.

—D'après ce que vous dites, la religion consisterait à posséder un sens de la transcendance.

—*En quelque sorte. À condition de mettre le mot transcendance entre guillemets.*

—C'est une manière de comprendre la religion très éloignée de celle de l'homme de la rue.

—*Je découvre que dans la rue, ce que l'on cherche en dernière instance c'est cela. Pourquoi les gens vont —ils à la messe? Lorsqu'ils vont à la messe, ils cherchent quelque chose de plus que lorsqu'ils vont au restaurant, à la fête du village ou au cinéma. Que cherchent-ils? Ils cherchent le salut. Qu'est-ce que le salut? C'est déjà un problème d'interprétation. Au fond, ils cherchent quelque chose de plus, quelque chose qu'ils ne trouveraient pas dans*

une bibliothèque ou ailleurs. À cet égard, je ne suis pas en désaccord avec le sens commun des gens. Ce qui se passe, c'est que j'essaie de mettre le doigt sur ce qu'il y a de plus profond là-dedans. Ils cherchent la plénitude, le salut, la paix, le bonheur. Qu'ils y parviennent ou non, c'est un autre problème. C'est une chose à discuter cas par cas.

—Qu'y a-t-il de définitif dans notre vie?

—Chacun a sa propre opinion là-dessus, et je dirais même que du point de vue historique chaque religion a ses philosophies, ses théologies. Mais, lorsque l'on aime quelqu'un, on se rend compte qu'il y a quelque chose de plus qu'un simple sourire. Parfois, nous rendons les choses plus compliquées qu'elles le sont.

—Cette chose en plus, est-ce l'éternité?

—C'est la dimension religieuse. Certains diront que c'est le néant, d'autres Dieu, d'autres encore l'amour ou la justice ou la sérénité. Chacun l'interprétera à sa manière. Nous sommes sur terre et nous nous rendons compte que la dimension du présent n'est pas tout ce que nous possédons pour l'instant. Nous nous rendons compte qu'il faudra nous rendre en un point B et que c'est en ce point que nous trouverons notre plénitude, notre paix, et que si nous nous contentons de travailler de cinq à sept, nous n'y parviendrons pas. J'ai devant moi un chemin qui me conduit d'où je suis vers ce que l'on pourrait appeler la fin dernière. Ce chemin serait la religion. Chemin de paix, de félicité, de libération.

—C'est donc un chemin qui se situe en dehors de la raison.

—En dehors, non, mais il n'est pas limité par la raison. Il est indéniable qu'il dépend de la conscience que l'homme a de lui-même, soit-elle rationnelle ou affective.

—Arrive-t-il que ce chemin soit barré?

—C'est la critique que je fais à un certain type de vie actuelle où ce dynamisme semble se dégrader. Une expérience, qui me paraît avoir une force terrible et profonde, c'est le métro de New York, surtout à certaines heures: c'est l'extase. Tout le monde est replié sur soi-même, fatigué, indifférent aux autres, et on se rend compte que chacun est à la recherche de cela, de la transcendance, de l'annihilation, de l'Être, du Néant. Comme on est obligé de travailler, il y a de la concurrence... Il n'y a pas d'autre solution. L'homme est un animal transcendant, religieux... Il y a dans l'être humain une chose de plus, une chose qui ne se laisse pas emprisonner. Ça me rend

triste quelquefois de voir comment ce sentiment s'atrophie. Mais à la longue, il fait toujours surface.

—Peut-il se manifester sous forme d'ambition de pouvoir?

—Bien sûr. Il finit par apparaître sous formes diverses. Lorsque je dis religion, je ne fais pas forcément référence à quelque chose de bon.

—Excusez-moi, mais je ne suis pas sûre de vous comprendre.

—La religion n'est pas forcément une chose bonne. Au nom des religions, les pires crimes de l'humanité ont été commis. Avec la religion, on peut déformer les choses de façon monstrueuse. La religion représente ce qu'il y a de meilleur et de pire en l'être humain.

—La politique peut-elle être une religion?

—Pour celui ou celle qui s'y consacre et en fait son idéal, certainement.

—Le catholicisme est-il en crise?

—Le catholicisme officiel?

—En existe-il un autre?

—Oui. Dans nos régions les gens sont catholiques, apostoliques et romains jusqu'à la moelle et ils ne s'en rendent pas compte.

—Mais ce sont des catholiques officiels, non?

—C'est très relatif, mais en ce moment je fais référence aux autres. À ceux qui ne vont pas à la messe et à ceux qui déclarent les prêtres, à ceux qui se croient athées mais qui ne sont en fait qu'antithéistes. Il faut considérer une autre situation, une autre religion pour se rendre compte à quel point le catholicisme est profondément ancré ici. Le catholicisme est, grâce à Dieu, en crise. Il perd de son pouvoir. Perdre de son pouvoir, c'est très chrétien. Il semble que nous devrions tous nous réjouir car nous sommes en train de nous purifier.

—Comment sont ces gens?

—Le langage chrétien marque l'âme des Européens depuis 1500 ans. C'est une chose dont on ne se débarrasse pas. Quelquefois, dire catholicisme ou non, c'est une question de sémantique. Pour moi, "catholicisme", ça veut dire vouloir donner une réponse, par rapport à une manière d'être, peut-être inappropriée, à ces questions ultimes de l'homme. Dans ce sens, je ne dirais pas que le catholicisme en Europe soit en crise. Ce qui est en crise, c'est l'institution catholique telle qu'elle nous est offerte. Là oui, il y a une crise, mais c'est une crise bénéfique.

—L'institution est pourtant en train de se réarmer.

—C'est vrai. Il y a une réaction pendulaire d'intégrisme, de fondamentalisme, compréhensible du point de vue sociologique et pouvant être très dangereuse.

—Comment expliquez-vous ce mouvement pendulaire d'une perspective historique?

—C'est une question très sérieuse et d'une importance capitale. Ceux qui s'intéressent à ces problèmes doivent commencer par les comprendre avant d'émettre quelque jugement que ce soit, positif ou négatif, à leur égard. C'est un fait que la plupart des religions, disons, traditionnelles possèdent en elles des réactions intégristes et fondamentalistes énormes: l'hindouisme, le bouddhisme, le christianisme —qu'il soit catholique ou protestant—, l'islam. Cela signifie quelque chose. Ça veut dire en premier lieu que l'institutionnalisation de la religion telle qu'elle est présentée ne pouvait plus durer, qu'elle ne convainquait plus. Cela provoque une réaction de libération contenant l'autre réaction pendulaire, celle qui fait penser qu'on est en train de tout perdre. Au moment où l'on éprouve cette sensation, pour ne pas tout perdre, on s'accroche à ce qui vous tombe sous la main. Et c'est à ce moment-là que ce qui est accidentel devient essentiel. Ce phénomène se produit dans presque toutes les religions. Un jugement serein devrait donc nous permettre de retourner sur cette voie, de la récupérer. Il est indéniable que durant des siècles les religions historiques ont transmis aux gens un désir d'infinitude, de félicité, de paix. Mais, comme l'homme change et les institutions ne changent pas à la même vitesse que les êtres humains; comme le pouvoir pervertit et les institutions se maintiennent grâce à un équilibre de pouvoir, cette conduite ne s'adapte plus à notre réalité quotidienne. Je crois qu'il y a eu au plan religieux des époques moins folles que la nôtre. C'est la raison pour laquelle aujourd'hui la véritable religiosité ne se trouve pas nécessairement à l'intérieur des religions. Elle s'y trouve parfois, mais il existe toujours d'autres groupes.

—Toutes les religions sont-elles identiques?

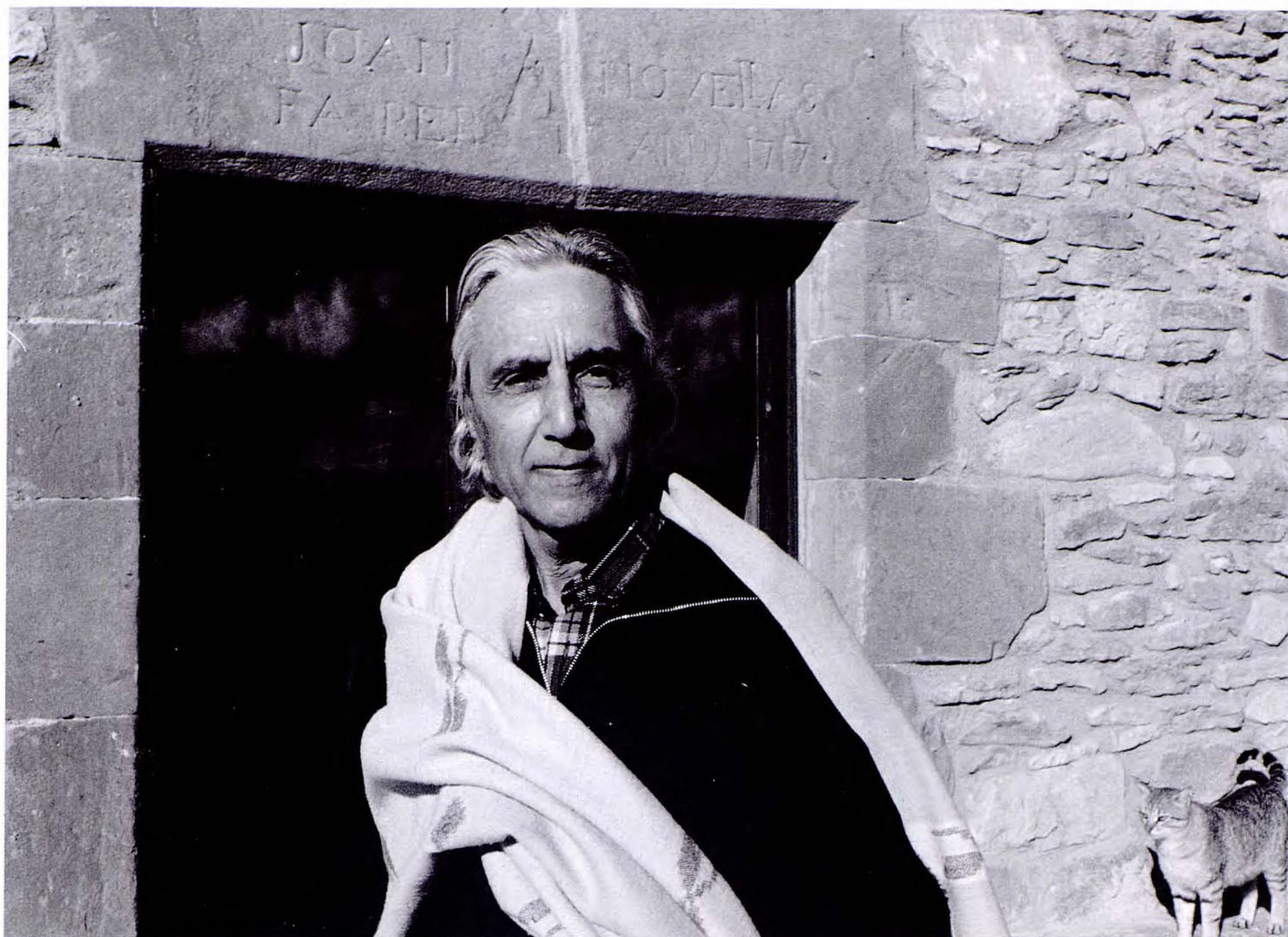
—Que voulez-vous dire?

—Cela revient-il au même d'être catholique ou hindouiste?

—Pour qui?

—Pour vous.

—Toutes les religions constituent des projets de salut. Ce sont des prétendues voies de salut. La crise n'est pas unique-



ment religieuse, elle est aussi philosophique, elle existe partout. Un autre fait implicite des religions, c'est qu'elles transforment la réalité. Une foi ou une religion qui ne fait que planer, qui n'est pas mise en pratique dans la vie de tous les jours, ce n'est pas une religion. La religion possède une dimension politique, une praxis.

–Votre devoir consiste-il à sauver le monde?

–*Je ne prétends pas sauver le monde. Les catholiques et les chrétiens ont toujours la tentation de vouloir sauver le monde. Ce messianisme est inconscient. Le monde a besoin d'être amélioré, c'est certain.*

–La religion aux États-Unis est-elle absolument différente de la religion en Europe?

–*Absolument différente, non.*

–Comment est-elle vécue aux États-Unis, si on peut généraliser?

–*Aux États-Unis, la religion est beau-*

coup mieux institutionnalisée qu'en Europe.

–Que voulez-vous dire?

–*Tout comme les téléphones ne fonctionnent pas en Inde mais fonctionnent ici, l'institution religieuse aux États-Unis fonctionne assez bien. Mais pour moi, c'est une chose pour ainsi dire négative car, vu qu'elle fonctionne mieux, les gens sont plus satisfaits et ne se rendent pas compte que la religion possède une valeur d'inquiétude, qu'elle comporte une dimension personnelle de risque et de doute, intrinsèque à cette pérégrination qui est la nôtre. Si chacun sait à l'avance où il va, ça ne vaut presque plus la peine d'y aller. Il n'y a plus de joie. C'est précisément pas à pas que l'on découvre les choses. Si la vie n'est qu'un voyage touristique avec forfait, elle est ennuyeuse.*

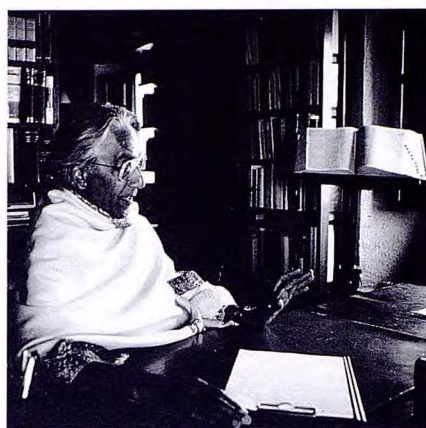
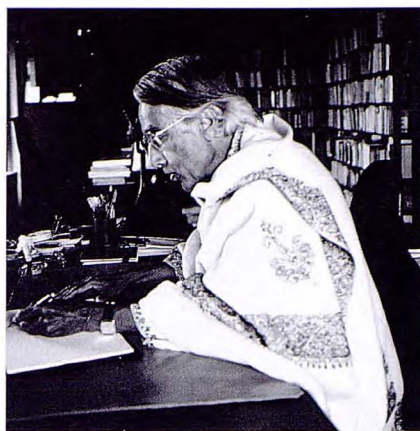
–Que fait-on là-bas pour que les gens soient satisfaits?

–*L'Église aide les pauvres, possède des associations dont le rôle consiste précisé-*

ment à cela, offre des messes qui contentent les gens, une foi en un Dieu ne posant de problèmes à personne et paraissant mettre un peu de calme dans les choses. Tout ceci est plutôt négatif, mais, effectivement, la situation est quelque peu différente. Si on faisait une enquête parmi les Européens et les Nord-Américains pour savoir qui croit en Dieu, 75 % des Américains diraient qu'ils croient en Dieu contre 30 % d'Européens. En revanche, je crois que le phénomène religieux est bien plus fort parmi les gens qui ignorent qu'ils croient en Dieu que parmi ceux qui possèdent déjà un Dieu domestiqué et leur servant à résoudre leurs problèmes.

–Votre séjour à l'Université de Californie a-t-il un rapport avec ce que représente la Californie pour les États-Unis?

–*Bien sûr, c'est là que tout se passe. La Californie a réagi de façons très ingénue et très belle contre ce que je disais avant.*



–Pourriez-vous nous expliquer comment fonctionne l'Université américaine en ce qui concerne votre spécialité?

–Je crois qu'aux États-Unis il y a 26 000 professeurs universitaires de religion qui donnent ce qu'on appelle religion, ce qui correspondrait ici aux sciences de la religion.

–La théologie?

–Non, ça n'a rien à voir avec la caricature de ce qui appelé ici théologie. L'Université américaine est peut-être la première université à cet égard qui ait pris, depuis les années 50, ce problème au sérieux, aussi bien dans ces programmes que sur le plan scientifique. Au moins l'étude des religions dans les universités a fait un pas de géant grâce à l'apport de l'Université nord-américaine, à la différence de ce qui se passe en Europe où l'étude des religions a été pour ainsi dire complètement oubliée. Généralement en Europe, il existe des facultés de théologie où l'on étudie très peu la religion en tant que religion. À la faculté, c'est surtout la religion qu'on a négligé, et actuellement

la situation est pire que jamais. En Hollande les chaires de religion disparaissent. En Allemagne, dans les facultés catholiques de théologie il n'existe pas de chaires de Sciences de la religion, et dans les facultés protestantes, elles tendent à disparaître. Les gens ont peur parfois. Tout cela vient de problèmes de pouvoir et de politique.

–Pourquoi?

–Pour des raisons purement économiques. Aujourd'hui, malheureusement, les facultés sont esclaves du marché. Étudier les Africains, c'est beaucoup moins dangereux. Il y a une réaction de peur. Il n'y a pas de débouchés pour les étudiants. Un grand nombre de professeurs universitaires sont préoccupés car les étudiants se demandent d'où sortiront les fonds. Ça, c'est la prostitution de l'Université. Nous en sommes tous responsables. L'étude de la religion, telle que je la conçois, est très dangereuse car elle est subversive. Plus moyen de se leurrer; on se rend compte du sens de la vie, qu'il ne s'agit pas seulement d'avoir de l'argent,

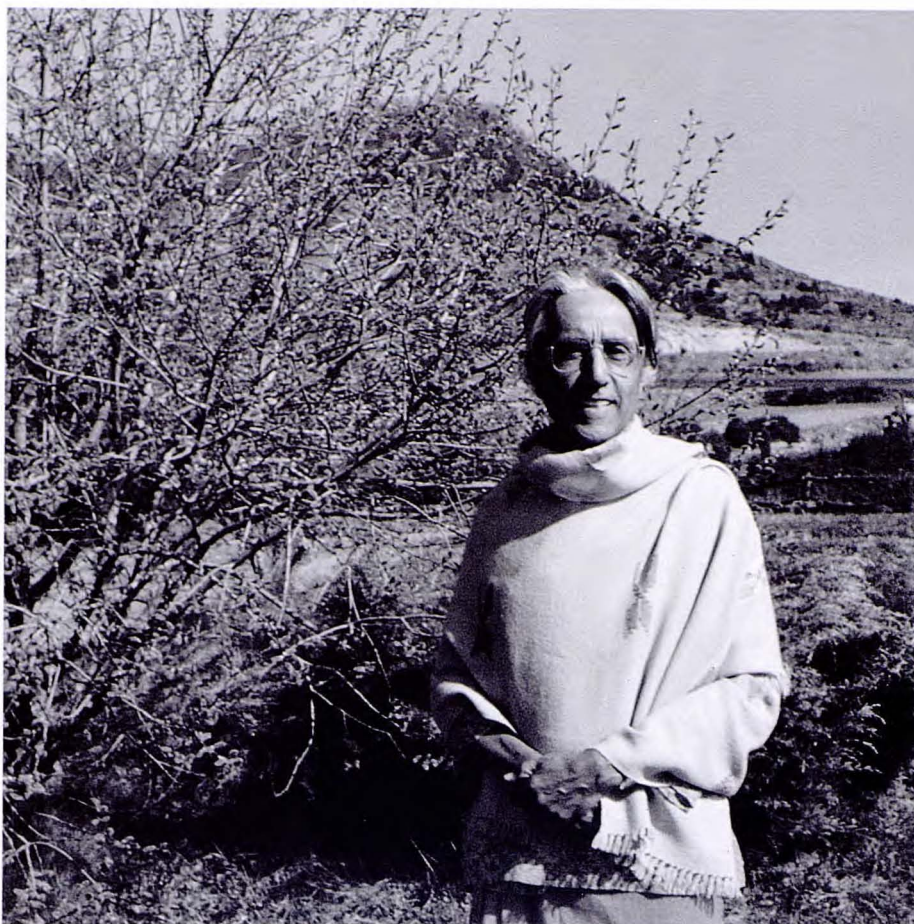
que c'est autre chose, et c'est à ce moment-là que l'on tente de faire quelque chose qui vaille la peine. Et si l'on croit, par exemple, en la recherche, ce qui est l'étude des choses, et si on ne se laisse influencer par personne, alors on est quelqu'un de dangereux. Ceci est également en train de se produire aux États-Unis où l'on tombe chaque jour davantage sous la griffe du système, si je peux m'exprimer ainsi.

–Est-ce une étude dangereuse pour les religions?

–Sans aucun doute.

–De cette recherche de l'Orient qui caractérisa la Californie des années 70 reste-il quelque chose?

–De nombreuses associations qui attirent beaucoup de gens, et beaucoup de gens qui se sont convertis. Par exemple, aux États-Unis il y a plus d'un demi-million de bouddhistes qui sont des bouddhistes très sérieux. Il y a énormément de groupes alternatifs s'inspirant de l'effort des années 70. Tout ne s'est pas perdu.



–La religion traverse-t-elle un moment important?

–Tous les moments sont importants, mais le moment actuel l'est surtout parce que l'on ne peut continuer ainsi. Les personnes occupant des postes de responsabilité se rendent toutes compte que si nous ne changeons pas radicalement de chemin, nous n'avons pas plus de cinquante ans à vivre. Il existe des mouvements, tels que "Religion et Paix" par exemple, qui s'occupent de cette question. Au lieu de s'affronter et de se disputer pour savoir qui croit en Dieu et qui n'y croit pas, qui a le plus grand nombre d'adeptes, qui le plus petit, les religions devraient s'intéresser à une question fondamentale pour la vie humaine, à savoir la Paix. Comment pouvons-nous contribuer au problème de la paix, que pouvons-nous apporter? Il existe un très grand nombre de mouvements s'éloignant de plus en plus des vieux schémas.

–Après tout ce que vous nous avez dit, j'aimerais que vous nous parliez de vo-

tre relation personnelle avec la religion officielle.

–Excellente.

–Pourriez-vous préciser?

–Je suis prêtre catholique. Je désire me convertir en moi-même. Je ne cherche pas à convertir l'Église, j'ai bien assez de travail avec moi-même. En même temps je suis hindouiste et les gens le reconnaissent. Dans l'hindouisme, il n'y a aucune complication, aucun de ces cocktails, pas d'électisme. C'est mon karma.

–Comment sera la religion des années à venir?

–Elle se purifiera, se transformera.

–Sera-ce une synthèse de toutes les religions?

–Non, chaque groupe humain trouvera son chemin.

–Êtes-vous pessimiste ou optimiste?

–Cela dépend de la façon dont on comprend ces deux termes. Que je réussisse ou non, je ferai la même chose et cela me tranquillise. Je ne sais pas si je parviendrai à mes fins ou non. Ce qui me fait souffrir personnellement, c'est la

souffrance de 80 % de la population, une souffrance que nous avons créée artificiellement et qui ne devrait pas exister. C'est cela qui m'afflige.

–De quel principe faut-il partir pour qu'il y ait un dialogue entre l'Orient et l'Occident?

–D'abord il faut que ces deux mondes se connaissent davantage. Deuxièmement, qu'ils fassent disparaître les clichés existant de part et d'autre. Troisièmement, et indiscutablement, qu'ils s'aiment davantage lorsqu'ils se connaîtront mieux. Quatrièmement, qu'ils aient le désir d'apprendre l'un de l'autre, que l'un ne cherche pas à catéchiser l'autre et vice versa. Cinquièmement, qu'ils ne s'accrochent pas trop à ce qu'ils sont et soient prêts à changer d'un côté comme de l'autre –ce que j'appelle la fécondation mutuelle de cultures et de personnes–, même si Orient et Occident sont deux mots très chargés d'histoire. Je ne crois pas en l'existence d'un Occident et d'un Orient. Je crois qu'il y a de nombreux Occidents et de nombreux Orients. ■